

50me anniversaire de l'ouverture du Bazar vaudois

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 46

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186595>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an 4 fr. —
 six mois 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

50^{me} anniversaire de l'ouverture du Bazar vaudois.

C'était vers 1830. — Deux amis, deux hommes exceptionnellement doués d'activité et d'intelligence, et s'interessant vivement à leur ville natale et à leur pays, conçurent le projet de créer à Lausanne, un établissement destiné à faire connaître et à favoriser l'écoulement des divers produits des arts et de l'industrie dans notre canton. Cherchant à cet effet un emplacement convenable, ils jetèrent d'abord les yeux sur le jardin où fut construit plus tard l'Hotel Gibbon; mais le prix en étant trop élevé pour les ressources dont ils pouvaient disposer, ils se décidèrent à faire l'acquisition d'une parcelle de terrain au Chemin-Neuf, sur laquelle ils élevèrent, l'année suivante, le bâtiment qui porte aujourd'hui le N° 5. Cet endroit était alors isolé et considéré comme hors de la ville et du centre des affaires. Au sortir de la rue Madelaine, se voyait encore une chaîne qui ne laissait le passage libre qu'aux piétons; de là on atteignait le Chemin-Neuf, par un sentier courant entre des jardins situés au bord du profond ravin de la Riponne, creusé par le torrent de la Louve. Au fond du ravin se trouvaient les bains de Boverat. A proximité, était un grand arbre, dont quelques vieillards se souviennent encore, et sous l'ombrage duquel allaient ordinairement s'installer les chaudronniers et autres industriels ambulants.

Pour aller à l'Ecole de charité, il fallait descendre jusqu'au bord de la Louve, traverser un pont, et remonter de l'autre côté. Le Chemin-Neuf, bordé de peupliers, avait une haie à droite et à gauche. Presque pas d'habitations.

Néanmoins, MM. L. Pflüger, aîné, et Benjamin Corbaz, — car il faut les nommer, — ne se découragèrent pas, confiants qu'ils étaient dans les projets qui devaient assurer l'avenir de ce quartier solitaire.

En effet, quelques années plus tard, des voûtes gigantesques furent jetées sur la Louve, et pendant longtemps tous les remblais de Lausanne furent accumulés dans le ravin, jusqu'à ce qu'enfin, se trouva créée la belle place de la Riponne. D'un autre côté, s'élevait sur la place du Tunnel, l'Eglise catholique; mais, les travaux de maçonnerie terminés, un mouvement accidentel du sol, en lézarda si gravement les murs, qu'on dut abandonner cette

construction, pour la recommencer à l'endroit où nous la voyons aujourd'hui. Le fait que le Chemin-Neuf était à ce moment-là la seule voie praticable pour aller au Signal, pouvait aussi contribuer à apporter quelque mouvement de ce côté; car la Routé-Neuve n'existait pas encore; les terrains qu'elle parcourt, faisaient alors partie du domaine de la *Solitude* et autres propriétés voisines.

Avant d'aller plus loin, disons un mot de nos deux compatriotes: M. Pflüger, travaillait depuis longtemps déjà au bureau de la *Gazette de Lausanne*, où il entra d'abord comme simple employé. Là, sa bonne conduite, son activité, son intelligence, ne tardèrent pas à le faire justement apprécier, puisqu'à l'époque dont nous parlons, il était un des principaux collaborateurs de ce journal, suppléant ainsi son ancien rédacteur, M. Miéville, qui avait complètement perdu la vue. Son association avec Benjamin Corbaz, fut une heureuse idée, car ce dernier était un des hommes les plus laborieux du canton. Après avoir débuté comme épicié, il devint bouquiniste, puis fondateur du dépôt bibliographique de la Cité, pour lequel il fit plusieurs fois, à pied, le voyage de Lausanne à Paris. Benjamin Corbaz s'acheminait bravement, le bâton à la main et le sac sur le dos, vers la grande capitale. Après y avoir fait ses achats et visité tout ce qui pouvait intéresser son infatigable besoin d'innovation, il revenait courageusement à la maison, rapportant toujours quelque idée nouvelle au profit de son pays, qu'il aimait par dessus tout.

En septembre 1831, le bâtiment du Chemin-Neuf étant achevé, les deux associés s'empressèrent d'adresser un appel à toutes les personnes disposées à leur envoyer, en consignation, des produits de leur fabrication, depuis l'objet le plus minime jusqu'au travail le plus précieux. Leur établissement devenant ainsi une exposition permanente et une vente journalière et continue de ces produits, il prit tout naturellement le nom de *Bazar Vaudois*. Utile à toutes les classes, il le devint surtout à l'artiste, au manufacturier, aux talents souvent méconnus, dont il encourageait les efforts.

On vit bientôt arriver au Chemin-Neuf les meubles des menuisiers Maurel, Forneret, Dentan et autres; les graines des horticulteurs Barraud, Forras et Gremay; les ustensiles d'étain de Goldener et des frères Lacombe; les lampes et articles d'é-

clairage de Ch. Renaud; les casquettes du chapelier Bissat; les couteaux de Breymeyer et de Faillettaz; les cartes à jouer de Vachet; les instruments de musique du magasin Hoffmann et du luthier Mussard; puis les chapeaux de paille de Givel, à Aubonne; la ferblanterie de Panchaud, à Morges; les couteaux et les limes des frères Poëterlin, à Moudon; les poteries de Robillard, à Nyon; les rasoirs de Lecoultre, au Sentier; les papiers de La Sarraz; les balances de Glardon, à Vallorbes; les cartonnages de Croutaz, à Vevey; les cuirs à rasoir de Cherpilloud, à Rolle. Ce dernier, qui avait quelque talent littéraire et se plaisait à rimer dans ses moments de loisir, fit ce joli mot en adressant ses marchandises à M. Pflüger: « On peut trouver des cuirs dans mes poésies, mais on trouvera encore davantage de poésie dans mes cuirs. »

L'installation terminée, les objets classés, arrangés avec goût, et portant chacun une étiquette indiquant la provenance et le prix, l'ouverture de l'établissement eût lieu le 10 novembre 1831. Ce fut presque un événement pour Lausanne; pendant plusieurs jours de suite, une foule de curieux et d'acheteurs visitèrent cette intéressante exposition.

La pièce principale était éclairée, le soir, par un lustre à douze lampes, qui attirait tous les regards. Plus tard, une haute étagère en pyramide, qui avait servi au pavillon des prix du Tir fédéral de 1836, s'éleva au milieu du local, étalant avec grâce un choix d'objets d'art des plus variés.

Bientôt l'expérience fit sentir la nécessité de joindre aux articles d'industrie suisse, ceux des grands centres manufacturiers de l'étranger, dans le but d'assurer de plus en plus la prospérité de cette entreprise, la première de ce genre qui ait existé en Suisse. — Benjamin Corbaz s'étant retiré des affaires, après quelques années, M. Pflüger en devint seul propriétaire.

Au printemps de 1856, le *Bazar* fut transféré sur la place de St-François. En 1859, M. Philippe Pflüger, reprenant la succession de son père, décédé, s'associa avec M. Charles Burnand. — Depuis quatre ans, la raison de commerce de la maison est: Pflüger, frères et C^e.

Le 10 novembre courant, à l'occasion du 50^{me} anniversaire de la fondation du *Bazar Vaudois*, les patrons de cet établissement ont convié leurs nombreux employés à une modeste fête de famille, qui a, dit-on, été charmante de gaieté et d'entrain. C'est là une aimable attention, qui laissera sans doute d'excellents souvenirs chez tous ceux qui en ont été l'objet. L. M.

Le véritable Messenger Boiteux de Berne et Vevey, le plus ancien et le plus populaire de nos almanachs, vient de sortir de presse. Il est illustré de cinq grandes gravures représentant, le Tremblement de terre de Chio, une Course aux Cornettes de Bise, la Catastrophe d'Elm, l'Assassinat du Czar et les Enfants du pauvre. Outre les récits

qui ont trait à ces divers sujets, on y trouve quantité de choses intéressantes sur le calendrier, l'astronomie, l'agriculture et l'industrie, sans compter de nombreuses recettes utiles et des anecdotes fort amusantes. Ce choix varié et instructif, atteste suffisamment des améliorations notables que les éditeurs de cet almanach, MM. Lœrtscher et fils, s'efforcent d'y apporter chaque année. Nous apprenons avec plaisir que ces derniers se proposent de publier prochainement une histoire du *Messenger Boiteux*, suivie de la reproduction de ses textes les plus remarquables, dès sa fondation jusqu'à nos jours. En attendant l'apparition de cet ouvrage, qui sera, nous n'en doutons pas, bien accueilli de nos populations, nous reproduisons ici l'extrait suivant d'une petite notice qui a paru il y a quelques années:

Cet almanach, appelé primitivement *Calendrier de Berne*, était rédigé par *Antoine Souci*, surnommé le *Messenger Boiteux* et fut publié pour la première fois à Berne, en 1707, par le citoyen *J. Bondeli*, imprimeur.

En 1732, la veuve de ce dernier reçut de Leurs Excellences, un privilège pour la vente de son calendrier, dans toute l'étendue de la puissante république. Tous les calendriers étrangers, dans lesquels on introduisait toutes sortes de choses suspectes, furent expressément défendus et prohibés par ce même mandement. De là son nom de *Véritable*.

L'imprimeur Paul-Abram Chenebié en avait le dépôt pour Vevey et lieux circonvoisins.

En 1750, M. Chenebié s'associa avec la veuve Bondeli, pour la publication de cet almanach, association qui fut dissoute en 1755, où M. Chenebié fit imprimer pour la première fois son calendrier à Vevey, afin de pouvoir mieux surveiller son travail, mais toujours sous le titre de *Véritable Messenger Boiteux de Berne*. De 1799 à 1802, il prit le titre de *Messenger Boiteux de Vevey*, mais dès 1803, il fut transformé en celui de Berne et Vevey.

Dès la fin du siècle dernier, cette publication est restée entre les mêmes mains, car le successeur d'Abram Chenebié, son fils, F.-L. Chenebié, s'associa en 1781, Jean-Nicolas Lœrtscher, auquel il donna sa fille en mariage. Ce M. Lœrtscher était le grand-père du propriétaire actuel de la librairie et du *Messenger Boiteux*.

Millions et Milliards.

Dans la conversation, nous jonglons volontiers avec les millions, voire avec les milliards, sans nous rendre un compte bien exact du poids et du volume de ces sommes fabuleuses, même en billets de banque de 1,000 francs.

Il est donc peut-être intéressant de savoir ce que pèsent et mesurent ces milliards dont nous sommes si prodigues... dans la conversation et que nous ne pourrions même pas traîner sur une voiture; quant au volume, nous ne nous en faisons pas une idée.

Ainsi, le budget actuel de la France est, je crois, de 3 milliards; s'il fallait réunir cette somme en billets de banque de 1,000 fr. posés à plat les uns sur les autres, on construirait une colonne en papier de 300 mètres de hauteur.

Quant au poids, ce monument en papier ne pèserait pas moins de 4,932 kilogrammes.

Si on veut décomposer, on trouve, en effet, qu'une liasse de mille billets de 1,000 francs, représentant la somme de 1 million, pèse 1 kilogramme 644 grammes et mesure 10 centimètres de hauteur.

Le calcul est donc simple, et si on veut contrôler les chiffres ci-dessus, il suffit de peser et mesurer une liasse de dix billets de banque de 1,000 francs; c'est une somme que l'on peut encore voir et toucher quelquefois.

Un million en billets de banque de 1,000 fr. pèse donc 1 kilogramme 644 grammes; conséquemment 10 millions pè-